



## L'ARÉOPAGITE

ΑΡΕΟΠΑΓΙΤ / AREOPAGIT

LJILJANA DUGALIĆ

NOUVELLE

Traduit du serbe par Alain Cappon

Le patient de la chambre 2 des soins intensifs, solidement ceinturé à son lit, bien que plongé dans un profond sommeil après l'administration de puissants sédatifs et bizarrement immobile sous les couvertures comme s'il était dans un coma tout aussi profond, donnait malgré tout des signes manifestes d'agitation et de vie avec une partie de son corps engourdi. Ses lèvres. Ses lèvres qui s'agitaient même si aucun son n'en sortait.

Yorgos Ristov avait été échangé avec le dernier groupe de prisonniers quoiqu'il n'eût pris aucune part dans le conflit armé ni même eu d'activité hostile qui lui aurait valu l'étiquette de traître dans la ville où il était né, celle, aussi, dont son père était originaire. La famille de Yorgos, sa mère et sa jeune sœur ainsi

que ses enfants, avaient pu quitter S. à temps et se démenaient maintenant pour obtenir son transfert de l'hôpital, son lieu de travail, d'abord à Belgrade, puis à Salonique, la ville natale de sa mère.

Hors de la zone des combats, le conseil des médecins suivait l'évolution de son état sans rien pouvoir apprendre de leur patient, par ailleurs un collègue qu'on leur avait amené et dont le corps ne présentait aucune blessure apparente ; le scanner n'avait pas décelé de lésion cérébrale, mais le malade se trouvait dans une forme inexplicable de coma profond – peut-être aurait-il mieux valu parler de coma spirituel – et gisait sur son lit tel un cadavre et remuait les lèvres sans laisser entendre le moindre filet de voix. On l'avait attaché par précaution : en de rares saccades incontrôlées, convulsives, sans rapport aucun avec l'état léthargique de l'ensemble de son corps et malgré les sédatifs, ses bras se projetaient soudain jusqu'à sa tête pour lui arracher les cheveux ou, par un brusque mouvement, lui frotter les yeux et le front. On lui avait aussi maintenu les jambes, par prudence, car nul ne voyait ce qui, en réalité, avait bien pu lui arriver là-bas.

On supposait qu'il avait été violé, sodomisé, mais l'examen pratiqué avait apporté un certain soulagement et indiqué clairement que le Dr Yorgos n'avait pas été victime de violences ni de sévices, qu'il ne souffrait pas de blessures. Pourquoi alors ne faisait-il que se taire, cligner des yeux, ouvrir de temps en temps les paupières et jeter un coup d'œil au-dessus de lui (à plusieurs reprises et à surprendre ce mouvement de tête, on avait pensé à un *exitus litalis*) pour s'assurer, dans son effarement et son impuissance, que personne n'était penché au-dessus de son front à le regarder ? Pourquoi également remuait-il les lèvres sans prononcer un seul mot intelligible, pourquoi poussait-il par instants de profonds soupirs accompagnés de sanglots ? C'étaient là des questions qui, toutes, demeuraient sans réponse et qui, du même coup, empêchaient de poser un diagnostic précis, autre que *contusio cerebialis*.

Le Dr Yorgos avait fait ses études secondaires au lycée militaire de Belgrade et, en dépit d'appréciations remarquables laissant à entendre qu'il ferait un pilote de chasse hors du commun, il avait choisi la voie de la médecine. Sans guère de peine mais au prix d'une belle somme de travail, il avait passé les examens et s'appêtait à faire des stages à l'Académie militaire de santé. À l'issue de la première année, on lui avait proposé une spécialisation, médecine urgentiste ou internat. Il avait choisi médecine urgentiste. Puis il avait fait une surspécialisation et, expert de premier plan, avait reçu une affectation dans le nord du pays. Revenir à S. ne l'enchantait pas outre mesure mais, en bon soldat, il avait accepté la mission et très vite été promu chef du service des urgences de l'hôpital militaire, plus pénétré et soucieux de la tâche à accomplir que poussé par l'aspiration à grimper les échelons de la hiérarchie militaire.

Ce fut à ce poste que le surprirent les années 90 et le début du conflit armé dans les Balkans. Il ne comprit pas au mieux de quoi il retournait. Ni ce qui se passait. Il s'acquittait de son travail en conscience, prenait les ordres de ses supérieurs, s'étonnait de l'impatience de chaque instant avec laquelle ses collègues attendaient qu'il se passât quelque chose d'autre. Il ignorait ce qui pouvait encore survenir de bien, mais il était très content du nouveau matériel de l'hôpital et satisfait de l'excellent niveau de formation de l'encadrement médical.

Certes, avec une rapidité et une efficacité exceptionnelles on avait achevé la construction de l'héliport sur le toit du bâtiment, installé des ascenseurs, aménagé au sous-sol de superbes salles d'opération, et de nouveaux lits avaient remplacé les vieux. Les salles de chirurgie ressemblaient à l'intérieur d'une navette spatiale. Et les patients, dans les nouveaux et modernes lits-chariots, pouvaient être conduits par les couloirs presque comme dans un bolide. En professionnel, il était naturellement fier de l'établissement dans lequel il œuvrait, et plus encore de l'armée qui investissait aussi dans les hôpitaux aux confins de l'État. (Qui n'aurait pas eu plaisir à travailler dans des condi-

tions aussi parfaites ?) Bien accoutumé à ce milieu au pied des Alpes, il se faisait à l'idée d'y finir son service actif.

C'est alors que les choses se gâtèrent. Le conflit éclata. De tout le personnel, lui seul, semble-t-il, tomba des nues. Il ne comprenait absolument rien. Même s'il y avait de quoi être surpris qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, où toutes les informations étaient aisément accessibles, un médecin militaire de carrière pût ne pas disposer de données suffisantes sur les mouvements de troupes dans le pays, il ne comprenait rien, strictement rien. Quelle armée affrontait l'armée fédérale, d'où venaient les ordres, qui commandait... et qui tuait ? Des avions les survolaient et, reconnaissant leurs couleurs, il ne s'en effrayait bien sûr pas. Ils avaient pour pilotes des gars de son école, des condisciples, il le savait. À l'hôpital, il travaillait sans entraves avec ses collègues mais, quasiment du jour au lendemain, le dialogue commença à ne battre plus que d'une aile. À son entrée dans le service, ils quittaient la pièce ; s'ils conversaient, à son approche ils changeaient de sujet ; s'il avait une question à leur poser, ils rétorquaient que lui répondre n'était pas prévu par le protocole. Il suspectait sa mise sur écoute... or, il n'avait rien à cacher. Ordre avait été donné de ne pas abandonner l'hôpital, mais il n'était pas certain de bien comprendre de qui émanait cet ordre. Il essayait de téléphoner au haut commandement, l'entretien était convivial, la conversation hachée, mais les ordres reçus ensuite directement à son nom le plongeaient dans un état de perplexité plus grande encore.

Il advint alors que sortant de son cabinet en se demandant où étaient passés les autres, il aperçut dans le couloir un gars, lui sembla-t-il, imberbe avec, sous sa capote de soldat déchirée, une horrible blessure au ventre dont coulait du sang mêlé de matières. La civière était posée à même le sol mais, dans les parages, pas âme qui vive. Tout le monde semblait être rentré sous terre, ou parti au réfectoire, et lui était dans le couloir, face à face avec un enfant ; il croisa son regard, y lut la peur et le désarroi. « Soldat ! Soldat ! dit-il afin de l'arracher à son état de

choc. Qui t'a tiré dessus, soldat ? » Mais le gamin resta muet de souffrance et le fixa avec un terrible effroi.

D'un bond il fut debout et se mit à appeler : « Infirmière ! Infirmière ! Nous avons un blessé, préparez la salle ! Personnel, où êtes-vous ? Docteur Tomaž, il faut amener ce gars au plus vite au bloc ! » Quand il vit que personne ne répondait, il bondit à nouveau et fonça au bout du couloir où, près de l'ascenseur, des lits-chariots attendaient d'éventuels patients à transporter. Par bonheur, il en avisa un et le tira derrière lui jusqu'au blessé tout en répétant : « Ça va aller, mon gars. Ne t'inquiète pas, je vais te recoudre. Ça va aller, on t'a amené à temps. »

Il bloqua le lit, s'accroupit près du soldat et, de toutes les forces qu'il se sentait en cet instant, le souleva dans ses bras pour l'allonger sur le lit. L'espace d'un éclair, et il lui vit une seconde blessure au front : le sang jaillissait du trou que lui avait laissé une balle, inondant ses yeux exorbités.

Le Dr Yorgos fut amené quelques semaines plus tard lors du dernier échange de prisonniers, ainsi que plusieurs blessés. Lié sur une civière, il gardait un silence entrecoupé seulement de marmonnements et avait sur les lèvres un message incompréhensible dont lui seul connaissait la signification. À supposer que ce message eût vraiment un sens.

À Salonique, les yeux dans les yeux avec sa mère, il s'efforça, pour la énième fois, de dire quelque chose. Avec un sentiment de soulagement mêlé d'incrédulité de voir son fils vivant, la vieille femme posa la tête sur sa poitrine et l'étreignit. Elle entendit alors marmonner : « *I o Teos pethane i o kosmos etutos katarei* – Ou Dieu est mort, ou ce monde court à sa perte. »